Mieux vaut seul que mal accompagné

C'est là le plus souvent une formule que l'on prononce en étant désolé et qui console assez mal les gens esseulés. L'humanité a la plupart de temps considéré la solitude comme un des destins les plus funestes, aussi certains ont-ils préféré des compagnies par défaut. A quelles conditions la solitude serait-elle donc préférable ?

Chacun sait qu'un mauvais compagnon peut rendre la vie infernale. Cela ne transforme pas pour autant la solitude en paradis. Ce proverbe n'y prétend d'ailleurs pas : il compare deux maux et réclame de choisir le moindre.

Or n'est-ce pas ce que chacun fait spontanément ? Si ce proverbe insiste, c'est justement parce que nombreux sont ceux qui voient dans la solitude un des pires désastres, au point de lui préférer n'importe quoi, en l'occurrence n'importe qui. A quoi tient une telle représentation ? La *Genèse* affirme déjà qu'« il n'est pas bon que l'homme reste seul ». Mais elle ne dit pas que c'est le mal absolu. Que craignons-nous tant dans la solitude au point d'en exagérer la douleur ? On peut répondre à cette question en observant qu'on a plus de chances de se sentir à l'aise dans l'erreur quand nous sommes deux qu'avec la vérité quand on est seul. C'est là une faiblesse humaine : on a besoin d'être reconnu et rassuré, fût-ce par quelqu'un qui nous conforte dans la bêtise. La solitude a quelque chose d'inquiétant et d'incertain, qui fait qu'on cherche à lui échapper quand c'est possible.

Mais ce qui est spontanément rassurant ne l'est pas forcément dans la durée. Pour qu'un tiers soit mon ami et me conforte dans ma propre valeur, il faut que je le reconnaisse lui-même pour ce qu'il est. De sorte que si je puis échapper un temps à la solitude, je ne saurais la tromper éternellement par un choix par défaut. Et il est inévitable qu'un faux ami soit plus douloureux alors qu'une solitude bien pensée.

Ce proverbe nous informe donc des conditions dans lesquelles une solitude peut ne pas être mal vécue, en attendant de la briser pour de bonnes raisons. Il nous renseigne d'abord sur notre faiblesse en nous prévenant qu'une précipitation en la matière, si elle est bien normale, n'est cependant pas souhaitable. Le soulagement de court terme peut conduire à des peines plus grandes par la suite.

Cette sagesse nous avertit aussi qu'une solitude assumée et comprise permet sans doute de mieux se préparer à rencontrer les gens qui en valent vraiment la peine. Si je me réfugie par peur auprès du premier venu, serai-je encore disponible pour celui ou celle qui en vaut vraiment la peine ?

Cette sentence nous invite donc non à la résignation mais bien à la patience, à la vraie patience : celle de ceux qui savent en vue de quoi ils attendent.

Nul n'est prophète en son pays

Ce proverbe nous vient des *Évangiles*. Jésus revenant à Nazareth après avoir été apprécié ailleurs ne trouve pas bon accueil. De manière générale, on estime qu'il est plus difficile d'être apprécié et reconnu par ses proches que par des étrangers. Pourtant ce sont ceux qui nous côtoient au quotidien qui ont le plus d'occasions de nous observer. Est-on donc condamné à ne pas voir ce qui est familier ?

Il est vrai qu'il est une familiarité qui cache les choses. Lorsqu'on prend des habitudes, seule la nouveauté nous interpelle. On a tendance à se laisser prendre par le quotidien. De plus, on connaît aussi la simplicité de l'homme familier : il a des attitudes d'homme, des gestes normaux, de sorte qu'« il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre » (Goethe).

Or n'est-il pas possible de se déciller le regard ? Ne peut-on dépasser ces habitudes pour retrouver des yeux neufs ? On risque en effet de manquer beaucoup de choses et de passer à côté de l'essentiel.

En vérité, il n'y a pas de fatalité. Hegel répondait à Goethe que le valet de chambre ne voit rien mais que le grand homme est bien là. Même si l'on a pris des habitudes ou si l'on a perdu sa capacité d'étonnement, il faut savoir qu'elle n'est jamais qu'endormie. Tous en font l'expérience : il suffit que l'on s'intéresse à quelque chose pour l'observer partout, alors qu'on n'y prêtait guère attention avant. Si on se prend d'une passion pour les arbres, on regardera les bords de route différemment. Si on s'intéresse aux voitures, on cessera de passer à côté sans les regarder vraiment.

C'est pourquoi ce proverbe nous avertit de nous méfier de nos habitudes ou de nos jugements trop rapides. Il est en effet toujours plus confortable de juger quelqu'un une fois pour toutes plutôt que de prendre le temps de le cerner à nouveau. C'est l'habitude la plus insidieuse, celle de la certitude de ses pensées. En prenant bien conscience de cette faiblesse, il nous est possible de mettre raisonnablement en cause toutes nos habitudes pour accueillir la nouveauté, non avec un scepticisme systématique, mais avec ouverture et curiosité.

On ne prête qu'aux riches

Il s'agit avant tout d'un constat : on préfère accorder sa confiance à l'homme parfaitement fiable qu'à celui qui n'a pas de garantie. Cela conduit inévitablement au paradoxe suivant : les riches sont ceux qui ont le moins besoin d'argent et c'est pourtant à eux qu'on en prête ! Plus généralement, on accorderait d'autant plus sa confiance à quelqu'un qui par sa fiabilité n'en a peut-être pas besoin. Pourquoi cela et comment échapper à cette contradiction ?

Nous sommes tous logés à la même enseigne : nous n'aimons pas le risque et si l'on peut obtenir quelque chose sans rien perdre, alors cela vaut toujours mieux. C'est ce qu'illustre le prêt : personne ne veut prêter s'il est sûr de ne pas retrouver sa mise et on a d'autant plus de chances de retrouver son argent que la personne en a déjà. Mais cela vaut bien entendu de manière plus générale, chaque fois que l'on peut accorder sa confiance : qu'il s'agisse d'un secret, d'une mission ou d'une promesse, on voudrait pouvoir se reposer sur quelqu'un dont la vertu ne fait aucun doute.

Or est-ce encore de la confiance ? Un être à la vertu parfaite n'est autre que Dieu, s'il existe, et l'on ne fait pas confiance à Dieu : si l'on croit en Lui, la question de la confiance ne se pose pas. On peut prier pour ne pas perdre la foi ou l'espérance, ou pour mieux comprendre Ses intentions, mais on ne saurait douter de Lui. La confiance, c'est ce qu'on accorde à celui ou celle qui *pourrait* ne pas répondre à nos attentes. Et c'est pourquoi certains sont plus fiables que d'autres, bien que nul ne le soit jamais totalement. La confiance est donc avant tout une aventure humaine où l'on prend toujours un minimum de risques.

Si l'on comprend le courage minimal que cela suppose, on saisit mieux ce qu'il y a de regrettable à ne prêter qu'aux riches : cela revient à dire que l'on souhaite évoluer dans le milieu le plus serein possible, c'est-à-dire *in fine* dans un monde où rien ne peut jamais arriver. N'est-ce pas là un rêve essentiellement inhumain ? Derrière ce mauvais réflexe, on trouve un rêve de prévisibilité parfaite qui ne correspond ni à notre monde – puisqu'il est aussi fait de contingences –, ni aux hommes – puisqu'ils possèdent une liberté qui fait notamment leur spécificité.

Prêter seulement aux riches, c'est donc n'être pas vraiment capable de confiance. C'est être atteint d'une frilosité égoïste et raide qui limite les rapports humains et les envenime. C'est finalement ne vouloir rien prêter.

Bien entendu, l'excès inverse existe, ce que l'on nomme la confiance aveugle. Les deux attitudes ont quelque chose de profondément inintelligent : ne se méfier de personne, c'est ne rien distinguer et se méfier de tous, c'est-à-dire rester loin des autres.

La juste attitude que ce proverbe suggère, c'est de briser le mauvais réflexe de la couardise, donner sa chance à son prochain en vue d'ouvrir la possibilité d'une entraide, mais aussi signaler à chacun la valeur de cette confiance que nul ne saurait brader.

Qui embrasse trop mal étreint

Embrasser, c'est d'abord prendre quelqu'un dans ses bras. Cela veut donc dire manifester une affection profonde sans craindre l'autre : on colle son cœur contre le sien et l'on forme un cercle. Pourtant, ce proverbe indique que l'on peut là encore être dans l'excès. On pourrait donc serrer les bras si fort qu'on étoufferait l'autre, ou encore embrasser tellement de personnes qu'on n'en aimerait véritablement aucune. Est-ce à dire que l'amour et ses signes exigent la retenue ?

Chacun sait qu'on ne peut avoir un nombre d'amis infini. Cela peut varier d'une personne à l'autre mais tous reconnaissent que pour consacrer un temps minimal à une relation, on ne peut se disperser. Cela implique qu'on distingue les intimes des simples connaissances. Celui qui embrasse trop est peut-être d'abord celui qui ne sait pas faire ce type de différences : il accorde trop d'attention aux relations qui n'en ont pas besoin et négligent les plus importantes.

Mais cela peut être plus grave : il peut jouer sur les signes et faire croire par ses étreintes à de fausses amitiés. Se dessine ainsi le visage de l'hypocrisie dont le meilleur témoin serait dès lors la multiplication des déclarations d'amitiés.

Ce proverbe nous avertit cependant sur la manière de concevoir nos amitiés sincères. Comment peut-on trop embrasser l'ami véritable ? En ne maintenant pas une distance qui est celle du respect et qui ne peut être occultée même dans l'intimité. Certes, beaucoup rêvent l'amitié parfaite comme fusion, comme moitié retrouvant sa moitié. Or non seulement cela n'est jamais totalement le cas mais ce fantasme comporte en son sein une contradiction : en étant trop proche de l'autre, on risque de le nier comme autre. Autrement dit, à ne pas vouloir maintenir une certaine distance, on risque fort de ne plus l'aimer du tout car ce serait ultimement s'aimer soi-même.

Cette issue peut paraître bien étrange et rare. Mais que l'on pense au besoin de solitude que chacun, à ses heures, peut ressentir. Que l'on songe à ce besoin de se retrouver ne serait-ce que pour assimiler les belles heures que l'on a passées entre amis. Cette distance peut s'appeler respect ou pudeur et revient à regarder l'autre comme autre, et non comme autre soi. On peut se lamenter d'être toujours différent de celui qu'on aime, mais c'est ignorer que c'est pourtant la seule façon d'aimer.

Ne pas trop embrasser, c'est alors continuer de regarder l'autre pour lui-même et entretenir une relation qui préserve chacun de ses termes.

Qui paie ses dettes s'enrichit

Cette sentence s'articule autour d'un paradoxe : si je rembourse une dette, j'ai normalement moins d'argent qu'initialement et pourtant je m'enrichis ! Cela revient nécessairement à envisager la richesse de manière moins univoque que celle que l'on mesure et que l'on apprécie sur un compte en banque. La question qui se pose est donc la suivante : qu'est-ce qu'être vraiment riche ?

La situation initiale nous donne une première réponse. Ce n'est pas la dépense en général que l'on présente ici mais le remboursement d'une dette. Autrement dit, c'est au sein d'une relation où j'ai contracté un engagement que la question se pose. Acheter un objet et rembourser un emprunt sont deux choses bien distinctes car dans ce second cas, une promesse a été faite et une relation s'est tissée. Pour un achat immédiat et ponctuel, on ne saurait parler de relation, sinon transitoire.

Qu'est-ce qui se joue alors dans cette promesse qui engage une relation et du temps ? La réponse est presque simple : c'est tout une dimension humaine qui surgit ici. Tout d'abord, j'y gagne une confiance, sinon une amitié. Qui en effet peut me faire plus confiance que celui envers qui j'ai tenu mes engagements ? On crédite davantage celui qui a déjà prouvé sa fiabilité. C'est ici que « les bons comptes font les bons amis ». La première chose que je gagne à rembourser mes dettes, c'est une relation de confiance, et chacun sait qu'il est plus difficile de la construire que de la détruire. Et la confiance ne s'achète pas, ce qui explique qu'on s'enrichisse d'une manière différente.

Certes mon ancien créancier me prêtera ensuite plus facilement et d'aucuns diraient que c'est en cela que je m'enrichis : j'ai alors droit à d'autres prêts qui me permettront d'investir, de faire fructifier mon travail, etc. Mais que l'arbre ne cache pas la forêt : c'est parce que la confiance s'est installée que l'on peut seulement ensuite « compter ses sous ». La chronologie inverse est souvent plus périlleuse et si je rembourse ma dette uniquement pour contracter d'autres prêts, je risque d'être « le serviteur de l'argent plutôt que son maître » : à la première occasion, je ne rembourserai pas.

Payer ses dettes permet donc d'enrichir ses relations. On y gagne cependant autre chose d'essentiel. En effet, au moment où je m'acquitte de ma dette, je ne puis que faire le même constat que mon créancier : je suis capable de tenir mes engagements. Est-ce à dire que je pourrai ne pas avoir confiance en moi-même... et me trahir moi-même ? Cela semble bien difficile et pourtant cela suggère une réflexion : si je prends un engagement sérieusement, sans mensonge aucun, qui se trouve trahi lorsque je ne le tiens pas ? Est-ce seulement l'autre ? Etre incapable de respecter un engagement qu'on voulait vraiment tenir, lorsque c'est matériellement possible, c'est se prouver à soi-même qu'on est inconstant, changeant et versatile. C'est sentir en soi que l'on n'est qu'une suite d'instantanés que l'on raccorde mal entre eux : existe-t-il un lien entre celui qui a promis et celui qui ne tient pas ? Extérieurement oui, mais intérieurement trop peu. Je suis alors l'homme d'un jour, d'un mot, d'une phrase, dissipée sitôt prononcée, tout comme moi.

Ce que je gagne alors à « rembourser mes dettes », c'est à me sentir moi-même, à construire mon identité morale et à la percevoir comme telle. Sentir qu'on est fiable, par delà la fierté que cela inspire, c'est tout simplement se sentir être, c'est-à-dire rester fidèle soi-même, dans la durée.